1

Lorsque, à la fin du mois de mars, la renarde Berthe mit bas, son mari Adalbert et elle furent fort contents. Les deux renardelles, Gertrude et Emma, et les quatre renardeaux, Enguerrand, Édouard, Godefroi, et Lambert, ainsi que leur mère, se portaient bien, et au bout de quinze jours les yeux et les oreilles des petits s'ouvrirent, ce qui permit à Berthe de les faire sortir du terrier pour découvrir le monde. Adalbert était souvent absent, car, polygame, il fallait qu'il s'occupât de toutes ses familles, mais il disait toujours que Berthe était son épouse préférée.

Ces renards vivaient dans un bois du Kent, dans le sud de l'Angleterre. Comme la plupart de leurs congénères en Grande-Bretagne, leurs ancêtres étaient arrivés dans cette île en 1066, avec Guillaume le Conquérant, et pour cette raison leur langue naturelle était le français. À l'époque où leurs aïeux s'y étaient installés, ce bois faisait partie d'une grande forêt, que peu à peu les habitants humains avaient dépecée, la transformant en champs et en pâturages, mais comme les autres animaux, les renards réussissaient à vivre dans la partie très réduite qu'on leur avait laissée.

Toutefois, il était impossible d'éviter le contact avec les gens des alentours. Dès les premiers beaux jours ils envahissaient le bois, bruyants et mal élevés, et à cause de leur présence les rongeurs – campagnols, souris, et mulots – qui constituaient la base de l'alimentation des renards, restaient terrés toute la journée, obligeant les canidés roux à jeûner. Ensuite, à la fin de l'été arrivaient les

chasseurs, avec leurs chiens, leurs chevaux, et leurs fusils.

Puisque les hommes venaient sur leur territoire et leur rendaient la vie difficile, les renards, eux, se voyaient obligés d'aller chez les hommes. Dans les bâtiments des fermes ils trouvaient des poulets, bien que ces volatiles ne fissent pas partie de leur régime habituel, et des lapins, qui pouvaient remplacer ceux qui, à cause des activités humaines, ne se rencontraient plus dans le bois. Face aux dangers créés par ces contacts déplaisants, mais que la situation avait rendus nécessaires, il fallait développer de nouvelles ruses. Si les renards apprirent facilement à éviter les pièges et les poisons, un péril plus redoutable était la vidéosurveillance, qui permettait à leurs ennemis de les observer, et de surgir, à l'improviste, armés.

Malgré ces désagréments, la famille de Berthe et d'Adalbert vécut dans un grand bonheur pendant le printemps et l'été. Or fin août les hommes qui travaillaient depuis plusieurs

années dans le bois ouvrirent à la circulation la nouvelle route qu'ils avaient construite. Désormais, d'horribles engins bruyants traversaient le territoire à une vitesse incroyable, rendant l'air irrespirable, et amenant encore plus d'humains malveillants dans ce petit monde, qui faisait à peine vivre les indigènes. Un jour, à la mi-septembre, Adalbert fut tué par un chasseur, qui emporta sa dépouille.

Ce coup fit déborder la colère de Berthe. Bien qu'elle ne l'eût pas vu très souvent, elle était très attachée à son mari, et ne pouvant même pas lui offrir d'obsèques, elle éclata de rage. Réunissant ses six enfants, elle leur dit :

– Cela suffit ! Il nous est devenu impossible de vivre ici ! Puisqu'on transforme en ville la campagne, il ne nous reste qu'à installer la campagne en ville. J'ai une cousine qui a déménagé à la capitale avec toute sa famille. Nous n'avons qu'à suivre son exemple.

Dès le lendemain ils partirent. Prévenus des dangers qui les guettaient, pendant la journée

ils s'abritaient dans quelque lieu discret, ne se déplaçant qu'après le coucher du soleil. Il leur fallut quatre nuitées pour arriver aux abords de la grande zone urbaine.

Dans le Surrey ils croisèrent le chemin de Donald, un blaireau que Berthe menaça de lyncher s'il n'acceptait pas de leur rendre les services qu'elle serait amenée à lui demander. Elle se plaignait de son odeur, ainsi que de ses habitudes alimentaires, car il était capable de croquer des hannetons et des vers de terre, mais elle le dirigeait d'une patte de fer. C'était une mère très tendre avec ses enfants, mais très dure dès qu'il s'agissait de leurs intérêts.

Ils entrèrent enfin dans les quartiers sud de Londres. Berthe se souvenait d'avoir entendu dire que sa cousine était installée à Brixton, et elle avait recherché cette zone dans l'espoir de retrouver sa parente. Elle y arriva avec ses enfants vers onze heures du soir, sans savoir comment procéder.

Ils n'y virent rien de familier, ni qui aurait